

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 40

Artikel: Porquié Pierro a fè son tsemin
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le plus contribué à ouvrir ; 6,000 périrent dans cette campagne , la moitié aux combats de Polotsk et de la Bérésina. Toujours exposés par les généraux français aux postes où la mort portait ses coups les plus assurés, peu revinrent, aucun ne sauva sa vie par la lâcheté.

Voici un exemple assez piquant de la diversité d'éducation des jeunes filles européennes et des jeunes filles d'Amérique. C'est le baron Schop qui la constate dans sa chronique du *National* :

Dans une récente réunion, dit notre spirituel frère, j'ai vu une jeune fille de quinze ans, une Américaine, arrivée ces jours derniers à Paris.

Cette jeune fille de quinze ans était venue seule, avec son frère, plus jeune qu'elle de deux ans, de San Francisco.

Elle ne pouvait comprendre l'étonnement qu'elle causait aux femmes qui l'interrogeaient :

— Comment, vous avez fait deux mille lieues toute seule, avec votre petit frère ? — Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu peur dans votre long voyage ? — Peur de quoi ? Elle avait un petit air sûr d'elle-même qui montrait qu'elle était déjà une maîtresse petite femme.

Quelle est la jeune Parisienne de quinze ans qui oserait aller seule de Paris à Saint-Cloud ?

Les Anglaises ont le même tempérament et la même éducation que les Américaines ; il n'est pas rare de voir de jeunes Anglaises qui ont été seules aux Indes et en sont revenues comme elles étaient parties. Je me rappelle encore cette jeune fille anglaise à qui l'on demandait ce qu'elle avait été faire aux Indes et qui répondit simplement : « J'y allai chercher un mari, que je n'ai pas trouvé. »

Ces jeunes filles-là sont mieux armées que les nôtres contre la séduction. Toutes jeunes, on leur apprend à se défendre et à se diriger dans la vie. Les mœurs britanniques permettent aux jeunes filles d'avoir recours à toutes les séductions de la grâce et même à toutes les petites rouerie de la finesse pour conquérir un mari ; mais ces jeunes filles savent aussi que le seul moyen d'arriver au but est de ne pas franchir la limite des choses permises : les regards à la dérobée, les sourires époussetis sur des lèvres roses, les serrements de mains un peu expressifs, toute l'innocente artillerie de cette escarmouche amoureuse qui règne d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne et qu'on appelle la *flirtation*.

Une fois mariées, adieu les airs penchés, les promenades à l'aventure, les soupirs, les coups d'œil et le reste. *Jam venit vesper*. Toutes les flèches rentrent dans le carquois pour n'en plus sortir : la jeune évaporée d'hier est aujourd'hui une grave mère de famille. La période romanesque est passée.

En France, c'est le contraire. La période romanesque ne commence le plus souvent qu'après le mariage qui, dit-on, est le tombeau de l'amour.

Porquié Pierro a fè son tsemin.

Noûtron vesin Pierro étai on crâno martsau din son temps et n'avai pa pouerré de l'ovradzo. L'étai fort coumin on or, et on lai desai *lo bras d'aci*.

Tot lo dzo on l'ohiessai rolhî su se n'inclienia, limâ et ferrailî, tot-on lo delon quelo décando. N'allavé pas quartettâ ti lé dzo à dizâoré, à quatre àoré et la veilha coumin lé martsau d'ora ; sé tenivé onna gottetta dé penatset din on bossaton, et et quand l'in avai fauta, l'allavé sé passâ la sai, sin paidre son temps.

Assebin, d'on pourro vallottet que l'étai quand l'est vegnai tsi nos avoué sé z'aillions din son mot-chai dé catsetta, oreindrai, l'est quasu lo plie retso dão veladzo.

Ma sé fâ on bokenet vilho, et ne travaillé pas mè dé se se n'état.

On dzo, lai iè démdanda dincé :

« Díté-vai l'oncllio Pierro, din on indrai dé vegne coumin lo noûtro, io lai ia tant dé dzins que baî-vons trâo ào cabaret et à la câva, coumin ai-vo fê po lão résistâ ?

Vai-tou me n'ami, l'est z'u to solet, et ie vè té cin contâ.

L'étai d'apremi que iétaivo à mon pan. Lo dzera (*) Bosset, ion dai gros doûs dé l'indrai, vegnai tsertsi dai fochâos que m'avaï fê à rassérâ.

— Guiéro té daivo-io ? mé dit lo dzerâ.

— Vingt batsé.

— Vingt batsé ! l'est trâo tchai, t'in vu bailli disehouet : vâo-tou ?

— Na, ne lai ia pas pi on courtse à ôûta.

— Paret que ne lai ia rin à fèrè avoué té ? Vin bairé on verro !

Et no vaitelè partis ào premi bottiet d'ingrebliâo. L'est bon.

Dué botollié sé baïvon in dévesin dé soce et dé cin et duez z'àoré sé passont.

Io lo dzera pâhié l'écot, et mé dese :

— Ora, té daivo vingt batsé ?

— Vingt-et-cin assebin !

— Coumin, mé prind-tou po on fou, pi ora que te m'as de vingt batsé ?

— Vo preigno por on hommo d'écheint, que né vâo pas férè paidre lo temps à on pour-r'ovrâi po rin ; et l'est po c n qué vo z'à démandâ cin batsé dé plie po lé duez z'àoré que iè passâ à vôttré z'ôôdré !

Et lo dzerâ la biô z'u sacramintâ, timpétâ, faire on trafi dé la metsance, ne lai ia pas z'u dé nâni, la faliu que mé balliéhié mé vingt et cin batsé.

Adon, lo lindéman, tot lo veladzo cognessai la pararda dão dzerâ, et nion n'a jamais tsertsi dé mé traîré dé la fordze po mé menâ'ao cabaret.

L'est cin qu'à fê ma fortena.

L. C.

Geneviève.

IV.

Deux jours avant le nouvel an, Geneviève était allée avec la domestique chercher de l'eau à la fontaine de la maison commune ; elle se contraignait volontairement à cette besogne grossière, parce qu'elle avait appris que les gens disaient dans le village qu'elle se générât de la faire. Elle venait

(*) *Dzera*, sorte de juge sous les Bernois.